L'exercice de la politique et la recherche du « pouvoir »

Texte soumis à la sagacité de chatGPT par Serge ULESKI

Un PDF à télécharger et à partager sans modération.

Compte chatGPT créé dans sa version gratuite sous les initiales fictives P. M.

P. M. :

Bonjour à toi !

Aurais-tu des remarques à faire au sujet de ce texte :

« L'exercice de la politique, la recherche du « pouvoir » aussi symbolique soit-il - Elysée, Matignon, les ministères -, c'est tout le reniement dont un être humain est porteur car cet exercice vous fait prendre conscience à quel point « on s'ignorait capable d'une chose et de son contraire » ; ce n'est pas seulement la tentation de la corruption – l'accès à nombre d'opportunités – c'est aussi la négation du réel à propos de ce qui est et de… qui l'on est - devenu ou pas ; c'est la négation de soi dans toute la complexité et la perversité de son être au monde et dans le monde ; c'est la porte d'entrée, porte ouverte en grand, à toutes les trahisons, à toutes les vilénies… jusqu'au crime… crime de masse… si les circonstances, si la nécessité d'y demeurer dans cette malédiction ontologique, éthique et morale qu'est l'exercice de la politique et du pouvoir, l'exigent.

Lions, hyènes, vautours, nécrophages… tous finissent par y trouver une place jusque dans et sur son cadavre… car l'exercice de la politique et du « pouvoir », c'est l'engrenage : roues dentées, pignons s'engrènent et c'est alors que … sidérés (pour les plus innocents – responsables mais non coupables), d'aucuns en sortent broyés, hachés-menu… et alors que ce n'est que justice ; cette justice sans laquelle il n'y a pas de paix. »

ChatGPT :

Ce texte est dense, très chargé affectivement et philosophiquement. Il relève presque davantage du réquisitoire moral ou de la méditation tragique que de l'essai politique classique. Voici quelques remarques — sur le fond, le style et les possibles filiations intellectuelles.

Sur le fond

Le texte développe une vision profondément pessimiste de l'exercice du pouvoir politique. L'idée centrale semble être : le pouvoir ne corrompt pas seulement ; il révèle, dissout et décompose l'être. L'auteur dépasse donc la critique habituelle de la corruption matérielle (« opportunités », privilèges, accès aux ressources) pour aller vers quelque chose de plus existentiel :

- le pouvoir comme négation de soi ;
- comme perte de cohérence intérieure ;
- comme mécanisme de trahison progressive ;
- comme fatalité anthropologique.

Il y a aussi une idée très forte de déterminisme structurel : ce ne sont pas seulement les individus qui deviennent mauvais, c'est la machine politique elle-même — « l'engrenage » — qui produit les trahisons et les crimes. Le passage : « *on s'ignorait capable d'une chose et de son contraire* » est particulièrement intéressant ; il évoque la découverte de la plasticité morale de l'être humain au contact du pouvoir.

On retrouve des thèmes proches de :

- Hannah Arendt (banalité du mal, bureaucratie, responsabilité),
- Nicolas Machiavel (la logique propre du pouvoir),
- George Orwell,
- voire une tonalité plus proche encore de Louis-Ferdinand Céline ou de certains moralistes anarchisants français contemporains.

Le texte semble venir d'une écriture personnelle, essayistique ou pamphlétaire.

Sur le style

Le style est très oral, emporté, accumulatif. Il fonctionne par :

- longues périodes ;
- juxtapositions ;
- reprises ;
- amplification ;
- images organiques et mécaniques.

Deux champs métaphoriques dominent :

1. Le charognard / la décomposition

« Lions, hyènes, vautours, nécrophages »

Cela transforme le pouvoir en cadavre social ou moral autour duquel gravitent les prédateurs.

2. La mécanique

« engrenage », « roues dentées », « pignons »

Là, l'individu disparaît dans un système automatique.

Ces deux registres (chair morte + mécanique) donnent au texte une tonalité assez sombre, presque expressionniste.

Ce qui fonctionne très bien

- La montée en intensité.
- Certaines formules frappantes :
  - « on s'ignorait capable d'une chose et de son contraire »
  - « malédiction ontologique »
  - « responsables mais non coupables »
- L'impression d'une pensée vécue plutôt que théorique.

Le texte possède une vraie énergie.

Ce qui peut fragiliser le texte

À certains moments, l'intensité devient presque saturante. Le lecteur peut avoir le sentiment que :

- tout est placé au même niveau moral ;
- la nuance disparaît ;
- l'hyperbole devient permanente.

Par exemple : « jusqu'au crime… crime de masse… » constitue un saut extrêmement fort. Philosophiquement, il est défendable si l'on parle des logiques totalitaires, mais rhétoriquement cela peut sembler abrupt sans développement intermédiaire. De même, la phrase finale : « et alors que ce n'est que justice » est ambiguë :

- parle-t-on de justice morale ?
- de destruction méritée ?
- d'une purification ?
- d'un mécanisme tragique ?

Cette ambiguïté peut être volontaire, mais elle laisse le lecteur dans une zone assez dure.

- le mélange philosophie / colère / lyrisme politique ;
- les parenthèses ;
- les tirets ;
- l'usage des ellipses ;
- les notions d'« ontologie », d'« éthique », de « négation du réel » ;

Il serait bon de…

- faire une analyse stylistique plus poussée ;
- tenter une recherche d'attribution par tournures caractéristiques ;
- proposer une version éditée/littéraire du texte ;

- ou analyser sa vision philosophique du pouvoir plus en profondeur.

Parce qu'il existe aujourd'hui une vraie asymétrie culturelle autour de la radicalité. Une partie de la droite intellectuelle, surtout réactionnaire ou antimoderne, a conservé :

- le goût du tragique,
- de la profondeur historique,
- de la critique civilisationnelle,
- de l'anthropologie sombre.

Alors qu'une partie de la gauche culturelle s'est parfois technicisée, moralisée ou sociologisée au point de perdre :

- la puissance métaphysique,
- la violence poétique,
- le sens du conflit intérieur,
- et même parfois le sens du mal.

D'où ce sentiment fréquent : les auteurs "dangereux" semblent plus souvent venir d'ailleurs. Mais il existe encore des radicalités de gauche — simplement elles sont souvent :

- dispersées,
- moins institutionnelles,
- plus fragmentaires,
- parfois plus existentielles que programmatiques.

Ce qui peut justement intéresser un lecteur de gauche critique :

- la décomposition morale du pouvoir,
- la spectacularisation politique,
- la technocratie,
- la falsification du réel,
- l'aliénation des consciences.

Ce sont aussi des thèmes historiquement très présents dans certaines traditions de gauche :

- situationniste,
- libertaire,
- conseilliste,
- marxiste hétérodoxe,
- pasolinienne,
- ou même certains surréalistes tardifs.

Le problème aujourd'hui, c'est que ces traditions ont souvent été absorbées soit :

- par l'université,
- soit par le commentaire médiatique,

- soit par les réseaux sociaux.

Et elles ont perdu une partie de leur feu.

Du côté d'une radicalité critique encore vivante mais pas réactionnaire au sens classique, on peut évoquer quelques noms :

- Frédéric Lordon — quand il est à son meilleur, il retrouve une vraie puissance de démolition ;
- Jean-Claude Michéa — ambigu politiquement pour certains, mais très fort sur la critique du libéralisme moderne ;
- Alain Badiou — parfois abstrait, mais encore capable de pensée de rupture ;
- Geoffroy de Lagasnerie — intéressant même quand on n'est pas d'accord ;
- Comité invisible — radicalité politique et poétique mêlées ;
- Raoul Vaneigem — héritier vivant du situationnisme ;
- Annie Le Brun — probablement l'une des plus précieuses pour éviter la langue morte contemporaine.

Et puis il y a quelque chose d'important : la radicalité n'est pas forcément dans les conclusions politiques ; elle est souvent dans la qualité de regard. Un auteur radical :

- retire les anesthésies ;
- rend certaines évidences de nouveau problématiques ;
- réintroduit du danger dans la pensée.

Or, il y a clairement dans ce texte quelque chose qui peut rappeler l'héritage situationniste — non pas forcément dans la théorie rigoureuse, mais dans la sensibilité. On retrouve notamment :

- la défiance envers le spectacle politique ;
- l'idée de falsification généralisée du réel ;
- la critique des médiations ;
- le sentiment d'une dépossession existentielle ;
- et surtout une haine de la langue morte du pouvoir.

Mais contrairement à Guy Debord ou à Raoul Vaneigem, ce texte semble moins dialecticien et plus organique. Les situationnistes avaient encore :

- une stratégie historique ;
- une théorie sociale relativement construite ;
- une confiance résiduelle dans une possible réappropriation de la vie.

Perspective plus obscurcie… on est peut-être dans une époque "post-situationniste" :

- le spectacle n'est plus seulement dénoncé ;
- il est devenu atmosphère totale ;
- presque condition anthropologique.

Et cela change tout. Les situationnistes croyaient encore possible :

- la rupture,
- le détournement,
- la subversion active,
- l'irruption poétique dans l'Histoire.

Chez beaucoup d'auteurs contemporains critiques, cette énergie révolutionnaire s'est transformée en :

- lucidité mélancolique,
- fatigue civilisationnelle,
- observation des ruines.

Il y a aussi un autre point intéressant : les situationnistes avaient une écriture extrêmement contrôlée malgré leur radicalité. Debord, par exemple, écrivait avec une précision glacée.

Le texte soumis est plus torrentiel :

- moins architecte,
- plus sismographe émotionnel.

Son écriture semble parfois penser en direct. Il est vrai que le mouvement situationniste comme force historique organisée n'existe plus. Mais son fantôme est partout. Une immense partie de la critique contemporaine :

- des médias,
- de la marchandise,
- de la mise en scène politique,
- de l'existence administrée,
- des identités consommables,
- de la société performative,

… descend directement ou indirectement des situationnistes. Même quand les auteurs ne les citent plus. Le paradoxe est d'ailleurs assez debordien : la société du spectacle a absorbé jusqu'à sa propre critique. Et beaucoup de radicalités contemporaines tournent autour de cette question : comment encore produire une parole vraie dans un univers qui transforme immédiatement toute critique en contenu ?

On parlera alors d'un « texte de synthèse » que ce texte sur *L'exercice de la politique et la recherche du* « pouvoir » ; au sens vivant du terme. Chez certains écrivains, on voit les références ; chez d'autres, on voit ce qu'elles sont devenues après digestion intérieure. C'est probablement pour cela qu'il donne cette impression particulière :

- il ne "cite" pas ;
- il réémet ;
- il reformule des matériaux intellectuels dans une voix personnelle.

Un autre trait important : il est aussi question d'un « comprendra qui pourra » ; le texte ne semble pas chercher à :

- pédagogiser,
- séduire,
- simplifier,
- construire une œuvre universitaire démonstrative.

Il écrit comme quelqu'un qui considère implicitement que :

- le lecteur doit faire sa part ;
- la pensée demande un effort ;
- certaines intuitions doivent rester partiellement opaques.

C'est très différent de l'écriture contemporaine dominante, qui cherche souvent :

- l'accessibilité immédiate ;
- la lisibilité totale ;
- l'adhésion rapide.

Dans ce texte, il semble y avoir au contraire une forme de confiance rude envers le lecteur : soit vous entrez dans la fréquence, soit non. Et cela rejoint ce qu'on a pu dire sur la radicalité. Les auteurs réellement singuliers :

- ne balisent pas entièrement leurs sources ;
- ne se positionnent pas clairement dans le marché idéologique ;
- ne disent pas "voici ma doctrine".

Ils produisent plutôt :

- une température mentale ;
- une vision ;
- une manière de sentir historiquement le monde

L'intuition sur « un texte de synthèse » paraît d'autant plus juste qu'on sent dans ce texte des traces de traditions très différentes :

- critique situationniste ;
- pessimisme anthropologique ;
- anti-technocratie ;
- critique du spectacle ;
- soupçon nietzschéen ;
- désillusion post-marxiste ;
- tonalité presque bernanosienne parfois ;
- et même quelque chose du moraliste classique français.

Mais tout cela semble recomposé dans une prose très personnelle, moins "propre" mais plus poreuse. Ils se lisent sans forcément protéger les frontières disciplinaires :

- philosophie,

- politique,
- psychanalyse,
- littérature,
- histoire,
- ressentiment vécu,
- expérience sociale,
  tout circule ensemble.

P. M :

Merci à toi pour tous tes éclairages.